

Vingt-quatre heures dans la vie d'une gouine

Marine Rambach

Number 82, Fall 1999

Scènes de la vie gaie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13560ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rambach, M. (1999). Vingt-quatre heures dans la vie d'une gouine. *Moebius*, (82), 137–145.

MARINE RAMBACH

Vingt-quatre heures dans la vie d'une gouine

1^{er} mai 1999 – jour de la fête du Travail.

Par hasard, nous sommes le lendemain de l'attentat de Soho (trois morts dans un bar gai à Londres). Aucun fait exprès dans ce choix: on a choisi le 1^{er} mai parce que c'est un jour férié, véritablement férié pour nous — mon bébé et moi ne respectons ni le dimanche ni les fêtes religieuses. C'est notre premier jour chômé depuis des semaines, des mois peut-être. Hier, quelqu'un a posé une bombe sous le comptoir d'un bar: deux morts, des dizaines de blessés.

Fabuleux 1^{er} mai. Il fait beau à Paris. Le soleil réchauffe notre lit et le chat, impatient qu'on lui ouvre la fenêtre, nous piétine en ronronnant. Je balance Anne hors du lit pour qu'elle me prépare mon café frappé. Ensuite, opérations d'usage (lavage, habillage, soins du chat). On allume la radio. Sur France Info, on parle d'«un attentat raciste». Le journaliste a dû faire un pari: passer une journée sans dire ni «gai», ni «homo», ni «pédé», ni «homophobie», ni même «communauté»... Et il gagne. Une heure plus tard, j'ai ma mère au téléphone (pendant qu'Anne arrose les plantes¹) et Maman me dit qu'il en est ainsi depuis des heures et que France Info a visiblement fait le choix de gommer les spécificités de l'attentat. Encore un avatar de l'«universalisme» français. Après tout, un mort est «une personne morte», peu importe ses particularités.

Dix heures: on abandonne le chat et on descend. Direction: le quartier chinois du XIII^e arrondissement. On prend le 27 au coin du Pont-Neuf et on descend à Place d'Italie. Puis remontée de l'avenue d'Ivry. Il fait décidément un temps radieux, le ciel est d'un bleu immaculé, le vent est doux. Je prends Anne par la taille.

Bientôt apparaissent les premiers effets de mon geste: regards interloqués, regards dits «du balancier» — l'hétéro vous voit; il (elle) comprend que quelque chose cloche; il (elle) regarde l'une, il (elle) regarde l'autre au niveau du visage, on dirait deux filles, il (elle) fronce le nez ou les sourcils; vérification: il (elle) regarde la première poitrine, la deuxième poitrine; pas de doute, C'EST DEUX GOUINES!; re-balancier, 1-2, pour bien enregistrer l'incroyable image —, regards libidineux, regards choqués, regards de complicité («je souris, je ne suis pas homophobe, je vous aime bien»). Au coin de la rue de Tolbiac, un stand de vente de muguet. Dix francs le brin. Et là le vendeur nous aperçoit: «C'est pas vrai! Deux lesbiennes! J'en ai jamais vu!» Je n'invente rien, je cite mot pour mot, c'était ce matin. Nous, on fait l'air de rien. On va attendre au feu, on traverse et on s'éloigne du crétin. On continue notre marche vers Tang, le supermarché chinois au pied des tours. On achète un sandwich vietnamien. On va s'asseoir sur un banc rue Simone-Weil pour manger. Deux espèces de skins passent à notre hauteur en commentant l'attentat de Soho, mais on ne comprend pas bien ce qu'ils disent. Ils nous jettent un mauvais regard, mais plutôt sur un critère d'antipathie — ou peut-être parce qu'ils devinent que je suis juive. Je prends un air féroce. Bon, les chiens s'éloignent. Fini le manger, papiers dans la poubelle, on va chez les Frères Tang, ouverts le 1^{er} mai.

Là, on ne peut plus se tenir la main — il y a trop de monde dans les allées. On achète deux lampions, des brioches vapeur, des jus de mangue et de litchi, du riz gluant, trois woks. Et on repart. On évite de passer à côté du vendeur de muguet et on remonte l'avenue vers le métro. De nouveau, je tiens Anne par la taille. Globalement, pas de problème majeur. À l'approche d'un groupe d'adolescents, on cède: on se détache le temps de les passer. Puis, on reprend main dans la main. Plus loin, une femme. La cinquantaine, l'air bourgeois. Elle nous repère. Ça lui fait un choc. Un vrai choc. Elle nous regarde droit dans les yeux, l'air extrêmement fermé. Puis ses yeux deviennent plus

vagues. Elle cherche quelque chose. Un mot. Moi, je sais le mot qu'elle cherche, mais elle ne le trouve pas. Un trou, si on peut dire. En passant à notre hauteur, elle nous balance, à défaut: «SALOPES!» Gouines, on dit gouines, pas «salopes». «Pédé» sort plus facilement. Place d'Italie. Une voiture au feu, dont se déversent des flots de rap. Quatre mecs jeunes à l'intérieur, beurs et blacks. Et re. Celui qui est sur le siège du passager nous interpelle: «Eh! les filles, quel dommage, si c'est pas dommage de voir ça!» On dirait un petit vieux qui radote sur la jeunesse irrespectueuse.

Le métro. Ligne 7, direction La Courneuve. Dans la rame, je m'assieds sur les genoux d'Anne. Toutes les places étaient prises. Devant nous pendouille un panneau publicitaire pour de l'huile aromatisée Lesieur, «Jardin d'Orante». Une bouteille d'huile et ce commentaire: «Votre mari va adorer votre nouveau parfum.» Fabuleux. Je suis une femme. Évidemment, j'ai un mari. Évidemment, c'est moi qui fais la cuisine. La cuisine me colle à la peau, elle me parfume, nous faisons corps. Ce soir, non seulement je fais des courgettes, mais je suis une courgette et mon mari adore ça. Merci, Lesieur. De l'autre côté, c'est une pub pour *Télé 7 jours*. La couverture présente la silhouette en maillot de bain de Pamela Anderson avec cette légende: «Je ne pardonnerai jamais à Tommy Lee. Dans les bras de son surfeur, Pamela Anderson réapprend le bonheur².» À la sortie du métro, Anne me parle d'un vieil Arabe qui était assis en face de nous. Elle dit qu'il était tellement troublé, tellement perturbé par ce qu'il devinait de nous, qu'elle a eu envie de se relever, de le laisser tranquille.

On achète du muguet et on rentre.

Heure du journal télévisé. Mais d'abord huit minutes de bourrage de crâne (publicité) dont une part non négligeable de propagande pro-hétéro. En vrac: la fameuse publicité pour Total. Le gentil garçon est tombé en panne d'essence, il va chercher chez un copain les litres nécessaires à faire redémarrer sa voiture; malheur, bonheur, sur le chemin du retour, toujours à pied, il tombe sur une future mariée et son père

qui, comme lui, sont en panne et, pour sauver la cérémonie du mariage de la belle, il se sacrifie et leur offre toute son essence. Et maintenant la pâtée pour chat. Le chat de chez Gourmet entretient une relation zoophile intense avec sa «maîtresse» et renouvelle ses déclarations d'amour de spot en spot, depuis des années. Maintenant AOL, fournisseur d'accès Internet. L'idée du spot est que, avec Internet, l'information fait le tour de la terre en un instant: «C'est un garçon, il pèse 3,5 kg, il n'a pas de cheveux», répété par dix personnes un peu partout avec des airs de ravissement. Pub pour une voiture, un couple dans une voiture, je passe les détails. Les rouges à lèvres Bourgeois. Elle a un superbe rouge qui ne laisse pas de trace et reste intact pendant des heures. Démonstration: on prend un homme, on applique dessus ses lèvres, largage, pas de trace sur le monsieur, rouge impeccable sur les lèvres. Puis un grand moment, la publicité pour les chemises Tim Clarence. Un beau mec, en chemise. En voix hors champ: «Cette chemise va vous aider à séduire la femme la plus difficile à séduire... la vôtre. Chemise sans repassage Tim Clarence.» Ça doit être le mari de la femme qui se parfume à l'huile d'olive... Et la pub pour les rasoirs Mach 3. Je me rase avec mon rasoir à trois lames, je suis un dieu, les blondes se traînent à mes pieds. Variante: la pub pour Axe (fréquemment homophobe). L'archéologue tombe dans un trou et se retrouve au pays des Amazones. Avant de se faire trucidé, il se pulvérise du Axe sur la poitrine. Les femmes le reniflent avec désir. Il terrasse courageusement un gros monstre bicéphale qui passait par là, en lui balançant deux pierres glissées judicieusement dans les bonnets d'un soutien-gorge en fourrure. Les femmes se prosternent et enlèvent leur soutien-gorge en son honneur (renversement du symbole féministe, je suppose).

Je sais, ce paragraphe était trop long. Ce n'est pas de ma faute. Le service public présente presque plus de pubs que le privé.

Le journal télévisé. Londres, l'attentat. Le Kosovo. Le retour des trois soldats américains. La grève à l'aéroport de Nice. Etc. Ce soir, Saint-Étienne joue pour son retour en première division.

Voilà pour la première partie de ce 1^{er} mai.

Malgré le temps superbe, nous décidons d'aller au cinéma à la première séance. Parce que le film provoque des polémiques et des défenses passionnées, parce que ça parle de cul et qu'il y a Rocco Sifredi, parce qu'il paraît que les couleurs sont celles des tableaux de La Tour et que je suis pour la dé-ghettoïsation de la pornographie, nous décidons d'aller voir *Romance* de Catherine Breillat. Qui passe près de chez nous. Les distributeurs les plus gros (Gaumont, UGC) ont visiblement reculé devant le film. Mais il reste bien distribué.

Surprise dans la file d'attente. Nous sommes une trentaine dont seulement deux filles — nous! Si le film se voulait une ouverture de la représentation du sexe vers les femmes, le message n'est peut-être pas bien passé. Devant et derrière nous, le public est masculin, âgé, imperméabilisé (détail remarquable, vu le temps) et assez furtif (pressé de disparaître dans la salle). On se dirait revenu au temps pré-vidéo, quand il existait encore des cinémas pornos à Paris. Une fois installée, je me retrouve en bout de rang, mais Anne est collée sur sa droite à un type qui fait vieux pervers.

On se serait certes moins emmerdées à regarder pendant deux heures un tableau de La Tour. Au bout de cinq minutes, je suis prise d'un ennui vertigineux, de ce type d'ennui qui confine à la douleur, qui torture chacun de vos nerfs, vous remplit les poumons comme s'il vous noyait, vous entraîne vers ces profondeurs insondées où ne survivent que quelques espèces rarissimes: par exemple, l'Ennui à l'état pur. Un ennui pareil vous broie un par un, comme dans les supplices — soi-disant — chinois, chaque os du squelette. Un ennui pareil est plus terrible que la peur, la colère, la tristesse. Prolongé au delà d'une certaine durée, il n'y a pas de doute, on en meurt.

Je résume: désorientée par l'indifférence sexuelle de son petit ami, une jeune fille essaie différentes expériences avec d'autres hommes. Un jeune veuf rencontré dans un café, le directeur de son école, don Juan vieillissant et adepte du bondage, un inconnu violeur croisé dans la rue. D'un bout à l'autre, ces expériences sexuelles la dégoûtent et ne lui apportent aucun plaisir, semble-t-il. Le personnage féminin se traîne; elle reste indécise, écœurée d'avance, méprisante envers ses amants à qui elle débite des discours désolants pendant des scènes de sexe assez grotesques. Son petit ami semi-impuissant est un conard macho odieux. Etc. Le film, donc, présenté partout comme quasi pornographique, est un film sur l'absence de plaisir.

À mi-film, Anne repousse son voisin en lui balançant son coude dans la figure. Le type se lève et s'enfuit.

Ayant tenu jusqu'au bout pour des raisons totalement mystérieuses, nous ressortons furieuses. «Il vaut mieux être hétéro que de voir ça», commente Anne. À quelques minutes d'ici, on passait, il y a quelques semaines, des films comme *Preached to the Perverted*, ou *Bloodsisters*, ou des pornos lesbiens, ou *Sick* pour un public rameuté par le bouche à oreille, la presse gaie ou les magazines de cul. Je ne voudrais pas prêcher, mais la culture alternative a cinquante ans d'avance sur les prétendues nouveautés qu'on propose au grand public.

Le grand public, lui, pendant ce temps, prenait le soleil, et on aurait eu mauvaise grâce de le lui reprocher. Comme il était indiscutablement trop tard pour aller au zoo, on se décide à aller manger des glaces sur les quais de la terrasse, on ne voit pas les quais, cachés par les parapets, mais la façade du Palais de justice et sa superbe tour carrée. On a renoncé aux glaces pour des cocktails de fruits. Les jambes allongées, le menton au vent, on laisse le temps passer.

— Elle m'a invitée à son enterrement de vie de jeune fille!

— Ça se fait de plus en plus, les enterrements de vie de jeune fille! Avant on ne faisait que les enterrements de vie de garçon.

Impossible d'échapper aux conversations des voisines qui me font irrésistiblement penser à ma cousine. J'ai une cousine versaillaise qui s'est mariée il y a un an — elle a divorcé depuis. Son enterrement de vie de jeune fille s'est passé ainsi: nous l'avons habillée d'une robe de mariée de chez Tati et maquillée outrageusement, puis nous l'avons obligée à traverser les Halles dans cet accoutrement, un gentil pédé nous a aidées à prendre la photo, nous sommes allées (entre filles, bien sûr) dans un restaurant où toutes les tables étaient occupées par des assemblées de filles, buvant et chantant. Nous avons chanté «C'est une ivro-o-ogne». Puis nous avons parlé de sexe: «Quel est ton plus grand fantasme? L'endroit le plus incongru où tu as fait l'amour?» Écouté des réponses telles que: «Faire l'amour avec un inconnu.» Attendu en vain de lancer: «Participer à une immense partouze SM avec des clones d'Anne.» On a sauté mon tour... Nous avons alors parlé des petits amis rugbymen des copines de ma cousine (elles sortent toutes avec des mecs qui appartiennent à la même équipe de Versailles). Finalement, les *gogo boys* nous ont donné un moment de repos. À part des gloussements et des cris, on n'a parlé de rien aussi longtemps qu'ils ont fait leur strip-tease. Puis, épisode karaoké. Et après je me suis enfuie. L'enterrement de vie de garçon de son fiancé avait l'air plus drôle: ils étaient tellement saouls qu'ils ont failli se noyer dans la fontaine Saint-Michel, puis ils sont allés au Bois de Boulogne où «il ne se rappelle pas du tout ce qu'il a fait». Voilà quelqu'un qui sans doute ne rechignera pas à signer une pétition pour mes copains travestis sans papiers qui tapinent là-bas...

Bon. C'est l'heure de quitter les lieux. Les voisines en sont à leur copain et aux avantages et désavantages du mariage. Comme on n'a pas de quoi manger pour ce soir, nous décidons d'aller faire des courses chez l'Arabe de la rue de la Harpe, qui sera sans doute ouvert. À travers des flots de touristes, et malgré les invitations des patrons de tavernes grecques, nous parvenons jusque-là. Nous entrons. Pendant que nous choisissons nos aliments crépusculaires, la radio passe

de Sting à Lara Fabian. Le hasard fait bien les choses, c'est «notre» chanson: *La différence*. Déjà entendue vingt fois mais sans vraiment écouter les paroles. Là, j'attrape mon petit carnet pour noter. «La différence / Celle qui dérange». Jusque-là, tout va bien. «Une préférence, un état d'âme, une circonstance / Un corps à corps en désaccord»????????? Ça doit être du Mallarmé. Après j'ai pas eu le temps de noter, pardon. Puis: «Si vous saviez comme ils se foutent de ces injures / Ils préfèrent l'amour...»

Je m'arrête devant la charcuterie.

— Mon cœur? Tu préfères l'amour aux injures?

— Il faut vraiment choisir? Les deux ensemble, ça peut être bien.

— Je dis pas mes injures, les injures des hétéros.

— Des hétéros? Et pourquoi pas le passage à tabac?

— C'est pas moi qui le dis, c'est Lara Fabian.

Nous nous arrêtons toutes deux entre les pâtes et les produits surgelés, l'oreille tendue. Heureusement, Lara reprend le refrain: «Sans jamais parler / Sans jamais crier / Ils s'aiment en silence / Sans jamais mentir, ni se retourner / Ils se font confiance...» Non mais, il sont tombés sur la tête, ces hétéros! Ils se rendent compte de ce qu'ils disent? «Sans jamais parler»?

— Chérie! On a oublié le gruyère!

«Sans jamais crier», «sans jamais mentir ni se retourner». Faut vraiment être ravagé! Bon, on repasse à la maison. Notre voisin du premier nous signale que quelqu'un a arraché de notre boîte aux lettres la mention «Éditions gaies et lesbiennes». On nous a également arraché plusieurs fois notre autocollant *Act Up*. Nous nous reposons à la maison. Je relis *Push* et Anne, un bouquin sur l'architecture à Tokyo. À huit heures, je sors de ma torpeur.

— Si on allait au restaurant?

— On s'est débrouillé pour faire des courses deux fois un 1^{er} mai, remarque Anne, mais si tu veux...

Je veux. Et je veux aller au Marais. Pour m'aérer la tête, pour me changer les idées, pour voir des homos. Re-départ. Anne recolle une étiquette sur la boîte aux lettres. Nous ressortons. Le bus passe devant nous.

«L'huile Lesieur va très bien aux frisées.» Je ne me sens pas loin de péter un plomb quand j'aperçois un autre bus en panne: «Votre mari va adorer votre nouveau parfum.» Reprenons. Je suis une femme, j'ai un mari, je sens la cuisine — j'ai le choix entre sentir l'ail, l'estragon ou la ciboulette. La rue est remplie de femmes qui sentent Opium, Chanel N° 19, Poème ou Paris. Moi, je dois rivaliser grâce à mes odeurs de court-bouillon, de friture et d'assaisonnement pour salade... Quelle merveilleuse alternative me propose la publicité!

On traverse le Pont-Neuf, on longe les quais, la place de la Mairie, puis on contourne le BHV et nous voilà dans le Marais. Les terrasses de bar sont bourrées à craquer de pédés qui débordent par grappes sur le trottoir et dans la rue. Il y a aussi plein de lesbiennes un peu partout. Des homos qui se tiennent par la main, des gais qui discutent en langue des signes. Je ne voudrais pas passer pour une «communautariste» fanatique, mais là je me sens à la maison.

¹ Oh, le charmant tableau! On dirait l'ouverture d'un reportage télé sur les lesbiennes: «Pendant qu'Amélie finit son petit-déjeuner, Laure soigne ses plantes...» Pour rassurer tous ceux qui refusent que notre quotidien soit utilisé comme symbole de notre banalité — ce que de toute façon ce texte tente de défaire —, je précise qu'Anne, très exactement, fait crever une à une toutes les plantes que je m'escrime à lui offrir.

² Nous apprenons en plein bouclage que, dès la sortie de prison de son ex-mari qui la battait, elle et ses enfants, Pamela a quitté son surfeur pour retourner auprès de Tommy Lee. Anne ne se remet pas de cette nouvelle absolument désolante. «Je ne comprends pas!» ne cesse-t-elle de répéter.